

...id s... vort
...en et nu 12.13.
...hne satte sig paa Hug og saa han hem
...absomt lyk, som for et linder hvert Trek og
...il han var til at si
...Det er en hat h
...Saa—e, naa
...Jen nærmode
...bet er tryg-
...mig det hele
...og.
...med, jeg

Cité confinée

Avant-propos

Une, puis deux rencontres. Puis trois...

Coëstre est allé à la rencontre des habitants d'une cité HLM : « les Aviateurs », dans le quartier Bois-Blanc, à Lille. Derrière ces 6 barres d'immeubles, il y a des gens.

Ces familles partageaient déjà un souci commun en février 2020. Un projet ANRU (Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine) allait les obliger à déménager. Des barres allaient être détruites. D'autres rénovées... Il fallait se préparer à dire au revoir à ces murs qu'ils connaissent, pour certains, depuis toujours.

Puis vinrent les confinements. Il fallait ne plus quitter les 4 murs de leurs appartements.

Comment dire au revoir à des murs dans lesquels il faut se réhabituer à vivre 24h sur 24 ?

Les portraits dressés ici, en nouvelle ou en chanson, sont issus de ces rencontres. Toujours fictions, basés sur faits réels, mêlant plusieurs témoignages pour que l'anonymat perdure.

Des fictions, non pas inventées, mais reflets d'une réalité : celle de la cité des Aviateurs, au temps des confinements de l'an 2020.

Sommaire

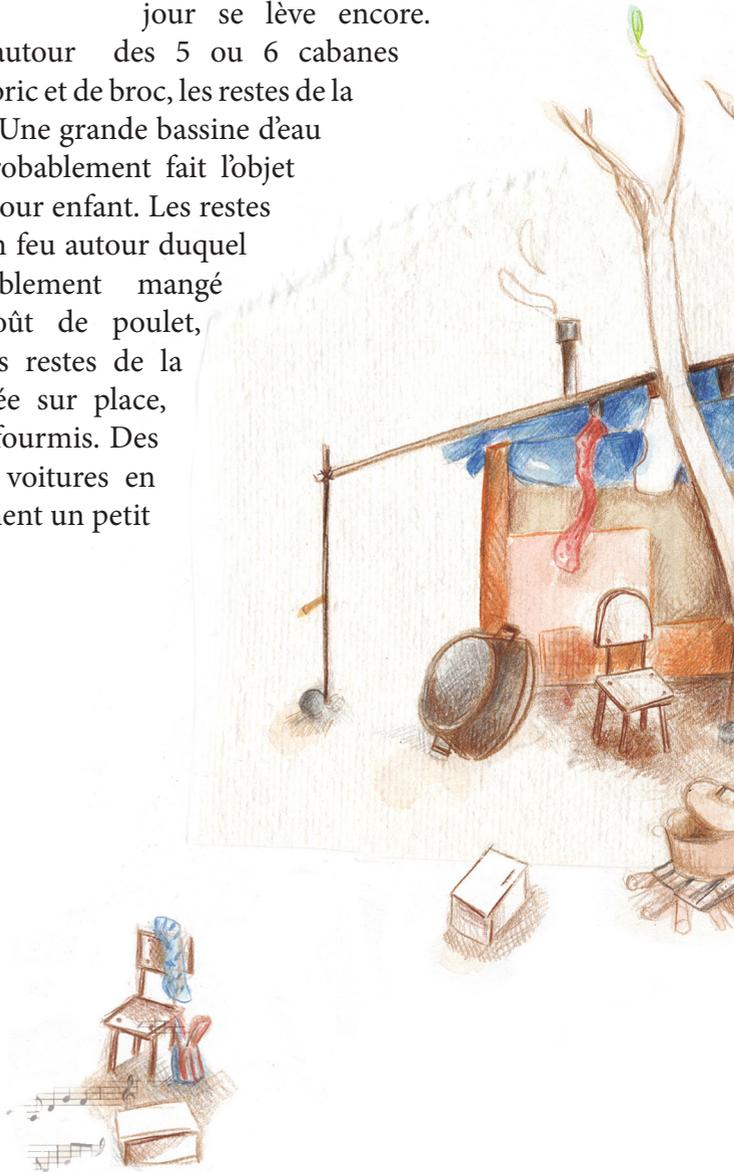
PREMIER CONFINEMENT	7
Costin	8
Khadija	16
Ayşe	24
Philippe	30
DEUXIÈME CONFINEMENT	39
Léonard	40
Mireille	45
Madame Bou Khalil	50
Samira	56
Remerciments	62

Premier Confinement

Costin

Sur le bidonville, le
jour se lève encore.

On peut voir autour des 5 ou 6 cabanes
construites de bric et de broc, les restes de la
vie d'hier soir. Une grande bassine d'eau
retournée a probablement fait l'objet
d'une piscine pour enfant. Les restes
carbonisés d'un feu autour duquel
on a probablement mangé
hier. Un ragoût de poulet,
à en croire les restes de la
marmite, laissée sur place,
en pâture aux fourmis. Des
banquettes de voitures en
cuir griffé forment un petit
salon extérieur.



Sur le côté de la cabane de Costin, dont les murs aux multiples logos ont été fabriqués avec des panneaux de PVC récupérés sur un chantier de la métropole urbaine, il y a un petit miroir accroché. Costin se tient devant celui-ci, en achevant de se raser. Me voyant apparaître derrière son reflet, il sourit.





L'homme se retourne, la serviette éponge posée sur l'épaule, la moustache brillante, il me salue en dévoilant ses deux incisives en or. Il vient vers moi, s'apprête à me taper dans le dos. Mais s'arrête en route, se souvenant des recommandations de gestes barrières que lui avait transmises l'éducatrice travaillant sur ce terrain. Il transforme son accolade en geste de la main, l'air gêné.

« On ne sait plus comment faire des choses simples : dire bonjour !... »

Je lui explique la raison de ma venue et ce dont je voudrais parler avec lui aujourd'hui : son confinement. Costin, me fait rentrer dans sa cabane. Il y a peut-être 4m² d'espace, dont la plus grande partie est occupée par un grand lit, couvert d'un énorme édredon fleuri. Il dort là avec sa femme et ses 2 enfants chaque soir depuis à près 1 an. L'ensemble des vêtements est rangé soigneusement dans des valises glissées sous le lit. Aux murs, des tapis sont accrochés. Tant pour l'isolation que pour la décoration. Le reste d'espace est occupé par un petit guéridon coiffé d'un bel écran, et d'une petite cuisinière de fortune.

« Tu crois qu'on peut passer une journée complète à 4 ici, toi ? Impossible. Bien sûr qu'on était dehors. Comment faire autrement ? Les enfants ont besoin de courir, de

sauter, de danser. Les gens, ils sont devenus fous avec leurs corona virus ! Ils cherchent juste à nous enfermer encore une fois. Il a dit le président : « Nous sommes en guerre ». Mais, pendant la guerre, nous les rroms, c'était enfermés dans des camps, comme les juifs, et les autres... Mon grand-père, Papo, il avait le tatouage. »

Le visage de Costin se ferme. Je vois ses mains, nerveuses, qui tentent de s'affairer en triturant la grosse bague qu'il porte à l'index.

« C'était quoi le confinement ? Plus de police. Partout la police. Et plus de ferraille. Plus de travail. Plus rien. Ils disaient à la télé : « le télétravail »... Tu imagines comment ? La ferraille en télétravail ? C'est possible, ça ? Nous, on était là, et on savait pas comment on allait manger. C'était comme en Roumanie. Regarde un peu. »

Costin sort de derrière l'écran de télé un portefeuille en cuir usé. Il en sort 2 billets. L'un est roumain : 20 Lei, l'autre français : 20 euros.

« Avec 20 euros, tu achètes à manger. Pour une semaine si tu veux. En Roumanie, avec 20 Lei, tu achète rien. Mais là, même avec 20 euros, c'était compliqué d'avoir à manger, surtout



au début. Une fois j'ai été au magasin. La police elle me demande mon papier. Je donne ma carte. Il me dit : « non ! L'autre papier. L'autorisation je-sais-pas-quoi. Pour circuler. Je dis j'ai pas l'imprimante. Il me dit : « Tu peux la faire sur le portable. » «Quel portable ?» je lui dis.

Le mien c'est vieux, c'est avec des touches. Il m'a menacé de l'amende. J'ai dû repartir sur le terrain. En Roumanie, j'avais des poules. Mais ici... Y'a rien. Une fois, j'étais revenu de là-bas en emportant une chèvre. Ils m'ont pas laisser la garder, ici. Du coup, on n'avait vraiment rien à manger. Heureusement, la famille, elle est pas loin. Mais je peux pas demander tous les jours à manger à ma soeur. C'est difficile pour elle aussi. Et puis il faut le masque, il faut le gel... »

Costin s'énerve un peu, le ton monte dans la petite baraque. Les enfants passent la tête pour voir si tout va bien. Ou simplement pour montrer qu'ils sont là. Qui sait ? Leur vue calme le bonhomme. Ils échangent quelques mots en rromanès. Les enfants me regardent l'air mutin et s'enfuient en piaffant de rire. Je les entends chanter la chanson de Camille Lellouche sur laquelle ils improvisent une chorégraphie : « coco corona... chauve-souris... »

Costin attendrit son regard en les regardant.

« C'est ça, les enfants, c'est ça, la vie. »

Quelques minutes suspendues s'écoulent. La pensée philosophique de Costin semble raisonner dans l'air. Il rompt soudain le silence en revenant au sujet.

« Après, les éducateurs sont revenus. Ils faisaient les distributions, des papiers-autorisations, des masques, des savons pour les mains. Ils rapportaient aussi à manger, parce que les restos du coeur avaient fermé. Plus de bénévoles, ils nous ont dit. Ou alors, les bénévoles ils sont trop vieux, c'est dangereux pour eux. Alors c'est les éducateurs qui nous apportaient les colis. Ils faisaient l'école pour les petits aussi. Parce que l'école, ils nous disaient sur internet. Mais quel internet ? Il y a pas l'ordinateur ici ! Tout ça à cause de corona par-ci, corona par là... Regarde »

Costin sort une valise de sous le lit. Une vieille valise en carton marron. Il l'ouvre et en sort une photo aux couleurs passées, cornée de partout. On y voit une photo de famille. Costin montre un petit garçon d'une douzaine d'année.



« Là, c'est moi. Ici, c'est ma soeur. Elle vit ici, dans la cabane, là bas. Ma mère, elle est en Roumanie. Ici, tu vois mon oncle. Sa famille est en Allemagne. Mon cousin, il est en Grèce. Mon frère, il est avec sa femme aux Etats -Unis. Lui, c'était le voisin, il est parti en Australie. Tu vois ? Je connais des gens partout dans le monde. Personne n'a eu le corona. Je sais même pas s'il existe. On dit : « des morts ! Il y en a beaucoup ! » Mais tous les jours, il y en a beaucoup des morts. La maladie, c'est partout. Il y en a plein. C'est pas la peine d'en inventer des nouvelles ! »



Mon hôte se lève et prend l'air dans l'encadrement de sa porte. Il semble perdu dans ses pensées. Les yeux dans le vague, il reprend.

« Moi je dis, tout ce qu'ils veulent c'est que nous, on ait peur. Mais pourquoi faire ? Tu crois qu'il faut que j'aie peur ? »

En disant cela, il me pose la main sur l'épaule et plonge son regard dans le mien. Je reste muet. Il retire sa main.

« Ah oui, c'est vrai. Il faut respecter les gestes barrière... »

Khadija

Dans les barres d'immeuble,
Khadija est plus que connue.
Quand on la croise, Khadija

discute, et elle peut discuter longtemps. « Mieux vaut ne pas être pressé quand on la croise ! » m'avait-on dit. Au reste, on m'avait averti qu'elle était une hôte formidable et qu'il était impossible que je sois reçu chez elle sans goûter à son mafé qu'elle cuisinait avec talent. Je me voyais arrivant devant sa porte, le palier déjà empli d'odeurs d'épices. J'aurais deviné quelques sons de kora émanant d'un vieux poste CD dans la cuisine. J'aurais entendu les rires de ses enfants dansant autour de la table du salon et la voix grave de Sékou, son mari tentant de les calmer. La porte aurait été laissée entrouverte. Si j'avais glissé un oeil dans l'entrebâillement, j'aurais vu Khadija, en robe de wax, courir dans le petit appartement aux murs couverts de photos, aux couleurs passées, représentant des paysages du pays qui l'a vu naître ainsi que quelques articles de presse découpés soigneusement par Sékou lorsque l'article évoquait quelqu'un de la famille, faisant de cet événement un instant de fierté personnelle.

Arrivé devant la porte 24 du bâtiment A, je réalise que le tableau est tout autre. Pas d'odeurs de cuisine sur le palier, mais plutôt une odeur de javel. Pas de





masculin ; le marchand, la marchande.
 noms terminés en masculin par e-r io.
 e : le berger, la bergère.

Carnet
 d'Orthographe.

Les noms féminins terminés par le son
 vent u-e. Ex. : la rue, l'avenue, la
 Exceptions : bru, glu, tribu



musique, si ce n'est le bruit des engins du port fluvial que l'on entend par la fenêtre ouverte. Pas d'enfants bruyants et virevoltants mais un simple portrait du fils disparu dans un accident de moto il y a quelques années. Pas de photos ni d'articles de journaux aux murs, mais un papier peint

froid donnant à la pièce un air de catalogue. Pas de robe de wax, mais un jean et un T-Shirt sobre, agrémenté d'un turban dans les cheveux. Khadija est dans sa cuisine, mais devant un micro-onde, réchauffant un café pour son mari resté couché. Elle porte un masque chirurgical pendant à l'oreille. Dès qu'elle me voit, elle le met en place. Sur la table du salon, un tube de gel hydroalcoolique m'attend devant une chaise déjà tirée pour que je m'y installe.

« Avant, j'accueillais les invités avec le café. Maintenant, avec le gel !... »

Je vois au plissement de ses paupières un rire étouffé par une vague de tristesse mêlée de fatigue.

« Je porte ça à mon mari et je suis à vous. Pardonnez-le, il va pas se montrer, mais il est à risque. »

Khadija se dirige vers la chambre. J'entends la voix de Sékou lui murmurer quelques phrases. Je ne perçois pas les mots, mais sa voix est tellement grave que les murs semblent vibrer. Lorsqu'elle revient, elle s'installe à table en poussant un soupir. Ses yeux se posent sur moi et elle se reprend, se redresse, se racle la gorge un peu gênée, comme si ce laisser-aller ne devait être visible que par le silence de ses murs.

« Vous imaginez un peu le travail ? Mon mari, il est diabétique. Comme si les piqûres tous les jours, et les tests de glycémie ça suffisait pas, il a fallu le covid. Il ose plus

sortir mon Sékou. Même maintenant le confinement est fini, il reste. Dès que je sors, je dois mettre les gants de ménage, le masque. Avec le hijab, pour peu que j'ai besoin des lunettes de soleil, on dira « Khadija, elle se voile aussi le visage maintenant ! » Et puis quoi encore ? Pourquoi je ferais ça ? Quand je suis dehors, je parle plus à personne, je fais les courses et je rentre. Et après, je désinfecte tout. Mes gants de ménage, les poignées des portes, les sacs en plastique, les emballages des courses. On imagine pas toutes les choses qu'on touche dans une journée ! J'en discutais avec ma voisine... Moi, en plus, je suis - comment on dit, déjà ? - tactile, voilà ! Quand je parle à des gens, je peux pas m'empêcher de leur toucher le bras, l'épaule. C'est comme ça chez nous. On aime les gens, on les touche. Alors maintenant, on doit plus se toucher ? Sinon mon Sékou, il meurt ? Qu'est-ce que ça veut dire mon Dieu ? Qu'on a plus le droit d'aimer ? On doit s'isoler, rester seul ? Ne plus parler à personne ? C'est pas possible, ça ! Je le disais justement à la dame de l'épicerie. Parler, c'est ce qui donne de la force à la vie. Tu échanges avec l'autre, le sens de vivre, c'est là ! Le mort, il échange plus avec personne. Ça, crois-moi, je le sais bien... »

Un petit silence s'installe. Le regard de Khadija se dirige timidement vers le cadre de son fils. Elle se lève mécaniquement vers sa cuisine, comme pour fuir une émotion trop vive.

« Au moins, il aura pas connu ça, lui. Il aurait pas supporté.

Déjà, des règles simples, des fois, il supportait pas, alors... C'est simple, tu lui disais « fais pas ça ! » il le faisait ! Un moment, je disais à ma cousine, qui habite le bloc là-derrrière, je disais : « je vais lui dire : bois ! fume ! vole ! comme ça, je serai sûre qu'il devienne un honnête homme ! » Je rigolais, parce qu'en vrai, il était honnête, mon fils. Rebelle, mais honnête. Mon Dieu ! Il aurait pas supporté ça, lui.

Soudain, la cloison vibre. Sékou, de sa chambre appelle sa femme. Dans un regard entendu, elle s'excuse puis retourne voir son mari. Je regarde de plus près le portrait de son fils, l'imaginant dans les lieux. Khadija me sort de ma rêverie en revenant dans un rire.

« Mon Sékou, il dit que j'ai pas proposé à boire. Par contre il dit « tu désinfectes avec le gel le verre avant de boire le thé. Tant pis pour le goût que ça donne ! » Il a dit que le toubab,

il peut bien boire un peu d'alcool ! Je lui dis, ce sera pas bon, le thé avec le gel.



Il dit « et puis, tu désinfecteras le désinfectant aussi ! » C'est pour rire... Mais on devient vraiment fou ! C'est la paranoïa tout le temps ! Moi, j'ose plus rien faire. Plus parler à personne. D'ailleurs, je le disais encore hier avec la dame du numéro 5. Quand elle promène son chien, elle passe toujours devant, là. Alors on s'est dit ça. »

Khadija sort une boîte de petits biscuits au chocolat, emballés 2 par 2 dans la boîte.

« Tenez. Mangez. Ça, c'est pratique ! Au moins, tu sais que personne il a mis les doigts avant toi. Juste la machine de l'usine. Après, tu jettes directement le papier et tu es tranquille. Il faut être prudent ! Il se glisse partout le virus ! Avant, je proposais le mafé, toujours ! Et puis, avec le virus...



Bon, c'est sûr, ils disaient avant « Faut pas acheter des biscuits emballés dans le sachet en portion, c'est pas bon pour la planète tout le plastique, là... Il faut penser à l'écologie ! » Mais le virus, il est pas bon pour les humains.

On fait quoi ? C'est la planète ou bien nous ? Mon Dieu !... »

Il semblerait que Khadija ait pris son parti. Elle va chercher en dessous de son évier deux petites bouteilles de 20cl de jus multivitaminé.

« J'ai regardé, mais le café en portion individuelle, ça se fait pas au magasin. Vous voulez un jus ? »

Le covid aura changé beaucoup des habitudes de vie ici. Mais la générosité reste inaltérable.

Ayşe

La sonnerie de l'application Skype resta tout d'abord sans réponse. Ayşe m'avait prévenu que la connexion internet laissait parfois à désirer dans son village. Je ne l'avais pas vue depuis un an, depuis qu'elle avait quitté son logement social dans une barre d'immeuble à Lille pour rejoindre la seule famille qui lui restait : sa grand-mère restée au pays, en Turquie. Nous avions échangé quelques nouvelles par mail, mais rien de plus.



À la deuxième tentative, l'appel Skype fonctionna. Ayşe n'avait pas changé. Ses cheveux noirs n'arboraient toujours aucun fil blanc au milieu de son éternelle coupe au carré, son front large laissait place à ses yeux rieurs, quoique fatigués. Deux rides d'expression encadraient toujours sa bouche, imprimant sur son visage un trait de son caractère que je lui connaissais. Ayşe aimait rire et plaisanter. Cependant, je voyais dans son regard que la fatigue de ses yeux n'était pas, comme à l'accoutumée, due aux soirées festives accumulées. Cette fatigue-là avait quelque chose de plus profond, de plus ancré. À la vue de mon image sur son écran, cette fatigue tenta de s'effacer pour faire place à une légèreté passagère.

« Je suis tellement contente de te revoir ! Tu n'as pas changé ! Comment vas-tu ? Et tes enfants ? »

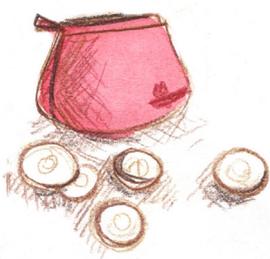
Après avoir donné quelques nouvelles de la famille et des amis laissés en France, j'en viens au sujet de mon appel. Son visage s'assombrit soudainement.

« La question ici n'est pas de tomber malade ou non. La question ici est de savoir comment garder un peu de dignité. Tu sais, le Covid a fait que l'espace s'est rétréci. Ici, c'est comme à la cité, tu sais... Sauf qu'il fait plus beau ! Mais c'est pareil dans le mode de vie : on est toujours dehors. Et là, on ne pouvait



plus. On s'est retrouvé les uns sur les autres, sans comprendre comment pouvoir s'organiser ! J'imagine que ça devait être la même chose à la cité, en France, non ? Ici, j'ai des voisins qui vivaient le jour, et dormaient la nuit tandis que leur fils, adolescent, dormait le jour et vivait la nuit. C'est la manière qu'ils ont trouvée pour pouvoir se supporter. Ce qui fait, que même confinés à plusieurs, on était seul. Moi, je l'aime ma grand-mère, mais toute la journée, tout le temps comme ça... On a besoin de respirer ! On est à côté, on est isolé, et on n'arrive même pas à se parler au bout d'un moment... c'est comme si on s'était tout dit ! On est seul... »

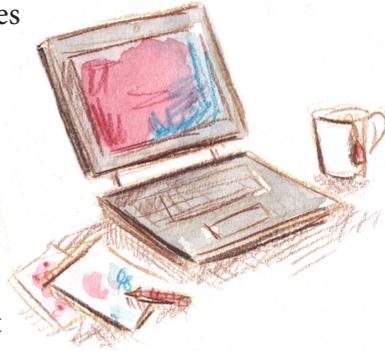
Ayşe appuya ce mot par un silence. Je remarquai que ses yeux commencèrent à rougir. Elle ravala ses larmes en se passant une main fébrile sur le visage pour garder une contenance.



« Et, pendant ce temps, les gens perdaient leurs emplois, les gens ne savaient plus comment nourrir leur famille. Ici, on n'a reçu aucune aide de l'état, au contraire ! Le gouvernement a ponctionné nos salaires pour « aider » le pays à faire face à la crise. Et pendant ce temps, il nous a dressés les uns contre les autres. Donner de l'argent pour aider quelqu'un, ça a été interdit !

C'est de la folie !

On devait laisser les gens crever de faim devant nous, et fermer nos fenêtres pour ne pas les voir... Tu crois qu'on ne les entendait pas ? Notre gouvernement a envoyé des tonnes et des tonnes de masques, de tenues de protections à travers l'Europe... Mais il n'a pas trouvé que ça valait la peine d'équiper nos propres médecins ! Et nous devons trouver de l'argent pour nous protéger ! Ils ont utilisé la distanciation sociale contre nous ! »



Prise d'une certaine folie qui m'était familière, mon amie se mit à jouer différents personnages, modulant sa voix et son rythme de parole. Habituellement, elle faisait cela quand elle contait ses histoires loufoques. Celle-ci était bien plus tragique.

« Pourquoi toi, tu as un masque et que moi pas ? Donne-moi de quoi en acheter un, j'ai perdu mon emploi, je n'ai plus d'argent !

- Non, c'est interdit par le gouvernement, tant pis pour toi !... Crève ! »

Ce nouveau silence fût l'occasion pour moi de prendre conscience de la lourdeur de ce qu'Ayşe devait affronter. Je réalisai que son récit m'avait placé en apnée. Je me forçai alors à reprendre une inspiration, toujours muet, ne sachant que répondre.

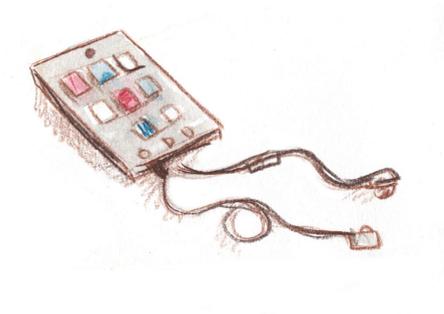
« Le gouvernement n'a cherché qu'à nous diviser. Pour mieux régner. Ce que je peux te dire, c'est que la seule chose qu'il nous reste à faire, c'est de ne plus ressentir d'émotion. Et de passer à l'action, aux faits. Il faut se mettre à focaliser sur de petites choses. Rien n'est plus important que les petites choses... Ma voisine m'a dit, il y a trois semaines, que son père, avec qui elle vivait, était tombé malade. Je l'ai appelée chaque jour. Il n'y a pas eu un jour sans que je prenne une heure pour l'appeler. Mais c'est rien ! Ce n'est qu'une petite chose ! Pour l'écouter, pour qu'elle ait quelqu'un avec qui elle puisse s'épancher, se plaindre un peu... On a le droit de se plaindre ! Pour être au moins une oreille... Elle m'a téléphoné hier pour me dire que son père était finalement parti. Et elle m'a remerciée. Parce que même isolée avec son père mourant, elle ne s'est pas sentie seule. C'était une petite action, mais pour ma voisine, ça a été beaucoup. Et j'ai compris ça. Si on ne peut plus travailler, si on ne peut plus manger, si on ne peut plus donner, on peut encore parler. L'être humain est un être social. Parler, ça peut nous sauver. Pourquoi ils parlent de distanciation sociale ?

Le coronavirus nous oblige à une distanciation physique.

Mais pas sociale. Et si on se distancie socialement, on va mourir. Et mourir seul qui plus est. »

Je restai en silence, les yeux plongés dans ceux d'Ayşe. Je ne pouvais que l'écouter, les mots me manquaient pour répondre.

« Tu vois, avant, on disait que la technologie séparait les gens. On était tous dans la même pièce sur nos téléphones portables. Aujourd'hui, elle nous rapproche. Même si j'ai quitté la France, on peut se parler, même confinée avec ma grand-mère, je peux être avec toi. Et même si tu dis rien, je ne me sens pas seule. C'est sans doute ça, le plus important, ne pas être seul... Dis moi, vous vous êtes sentis seuls, en France ? »



Philippe

Il est 14h. on s'était donné rendez-vous par téléphone la semaine dernière.

« Tu veux savoir mon confinement ? Si te veux, ramène-te. Mais la semaine prochaine, là, j'ai un programme trop chargé. Lundi, pour le café, ok. J'ai déménagé, c'est plus la même entrée que la dernière fois. V'là l'adresse. »

J'arrive devant l'entrée 4 de l'immeuble B. Les quelques marches en ciment décrépi mènent à une porte entrouverte. Les sonnettes ne fonctionnent plus. Le hall d'entrée est à l'image de tous les autres de la rue, arboré d'un mur de boîtes aux lettres en métal vert passé, plus ou moins tagué. Encore quelques marches et j'arrive à l'appartement de Philippe. Le chien m'a entendu approcher. Il m'accueille en bon gardien par une série d'aboiements se voulant dissuasif. Ils sont bientôt arrêté par le maître des lieux.



« Te vas t'faire, ouais ? Pas possible c'te bestiole...

Qui c'est ? »

Je réponds et rappelle que nous étions convenus d'un rendez-vous aujourd'hui.

« Ah ouais. J'avais oublié, tiens. Entre ! »

Je pousse la porte et aperçois au bout du couloir d'entrée Philippe,

accoudé sur une serviette beige sale posée sur la table, la cigarette à la bouche. À ses pieds, le petit bichon aux poils blancs jaunis halète, me défiant du regard.

La pièce est encombrée de cartons à peine déballés. Sur le vieux buffet contre le mur est exposée une grande télé qui fonctionne en sourdine, diffusant en fond sonore une série B des années 90. À côté de celle-ci, un ventilateur tente de rendre l'air respirable en faisant s'éloigner les volutes de fumée bleue, tout en s'évertuant à faire baisser la température de la pièce. Il faut dire que l'été est chaud. Les fenêtres sont néanmoins restées fermées.

« Assieds-te. Tu veux un café ? Prends-toi eun tasse, là, dans la cuisine. Le thermos, il est là. »

Je me saisis d'un récipient sur l'égouttoir près de l'évier et m'installe. Ma main se fraye un chemin entre le pot de tabac et les médicaments pour se saisir de la cafetière. Philippe me désigne du chef un gros sac à dos bleu, rayé de jaune. Celui-ci, entrouvert, laisse apparaître une bouteille d'oxygène sur laquelle est branché un tuyau transparent.

« Te vois, me suis pas branché. Mais le tuyau, là, c't'emmerdant. Pis y'a que quand y fait chaud comme ça, j'sue ! C'est pas agréable. »

Philippe souffre d'insuffisance respiratoire. Les médecins lui ont recommandé de se brancher toute la journée, mais il ne semble pas prendre leurs recommandations très à la lettre.

« Voilà mon nouvel apart ! Un beau T2. Y'a ici, l'salon-cuisine,

pis ma chambre quoi. Juste c'qu'y m'faut ! Y m'ont bougé juste au début du confinement. Ça faisait 4 ans que j'étais pas sorti de chez moi d'l'autre côté. Faut dire, au quatrième sans ascenseur, avec les bouteilles d'oxygène, c'était pas possible. 4 ans que j'étais déjà confiné de l'autre côté. À regarder la vie par le balcon. Là, ils me bougent enfin en rez-de-chaussée, et comme par hasard, c'est là qu'on m'dit : « hop! Tu restes à t'maison ! À croire qu'y s'foutent de ma gueule. »

Philippe se ressert un café. D'un faux geste, il renverse sa tasse, pousse un juron. Il éponge vaguement la table avec sa serviette beige, songeur.

« Mais d't'façon, c'est une drôle d'histoire, c'covid. J'ai du mal à y croire. Moi, j'dis qu'c'est une grosse arnaque. Avant, y'avait des Gilets Jaunes partout, et hop ! Il arrive comme par magie, le covid ! Te vois c'que j'veux dire ? Confinés, les Gilets Jaunes, ils sont plus emmerdés, les politiciens... C'est même pas dit qu'il existe. Moi, je suis un sujet à haut risque, comme ils disent. Bah j'l'ai pas eu. Pourtant y'a eu le confinement de rien du tout ici. Tous les soirs, y'avait le petit match de foot sur le terrain, au bout des blocs. On a fait des barbecs devant chez moi, là... »

Philippe désigne du doigt par la fenêtre une petite zone d'herbe entourée de grosses pierres sur le côté de l'immeuble d'en face, derrière un parking. L'endroit est actuellement occupé par une bande de jeunes dealers



affaires à s'échanger de petits paquets d'herbe. La discrétion ne semble pas de mise.

« M'ont pas emmerdé ceux-là. Au début, quand j'ai déménagé ici, on m'a dit : « tu seras au rez-de-chaussée ? tu vas te faire emmerder... Méfie-toi, c'est pas des drôles ! »

Du coup, j'avais prévu la matraque, là, juste à côté de ma porte. Y'en a un qui m'emmerde ? J'le tue ! C'est son problème, pas l'mien ! D'toute façon, moi, on m'mettra pas en prison. Si j'tue un type, on m'mettra chez les fous, pas en prison. Mais d't'façon, la matraque, j'l'ai rangée. Je me suis jamais fais emmerdé par personne. Chacun son assiette. Je me suis jamais occupé de l'assiette des autres. « Y z'ont des armes ! » qu'y m'disaient. Rien du tout ! C'est moi qu'y'ai la matraque ! Pis y sont gentils, ils disent bonjour. Y'a une vieille qu'a fait ses courses, ils vont l'aider à les monter dans l'bloc. Faut vraiment que tu les emmerdes pour qu'y t'emmerdent. Te parles ! Moi aussi j'ai été jeune ! C'est l'effet de groupe, ça va vite. Mais y'en a toujours pour les emmerder. Regarde, les flics. Ils leurs disaient qu'il fallait qu'ils signent un papelard pour rester en bas d'l'immeuble. Pis quoi encore ? »

Dans un soupir, Philippe se roule une cigarette. Les miettes de tabac jonchent la table. Tout en s'allumant son mégot, il laisse son regard courir à travers la fenêtre.

« Faut bien qu'y s'défoulent ! C'est pour ça, le foot au soir. Alors y'en avait des voisins qui gueulaient. Y'en a même qu'on fait circuler une pétition. Mais v'là les faux-culs ! Elle était anonyme.

Moi, j'ai une pétition à faire signer, c'est moi qui fais l'porte à porte et j'la fais signer. Enfin... Là, j'pourrai plus, mais bon, tu vois c'que j'veux dire ? Là, sans dire qui c'est, ils font une pétition comme quoi que c'est pas bien que les jeunes ils fassent du foot parce que, je sais pas, les petits, ils peuvent pas faire du vélo sur l'terrain pendant c'temps. Mais c'est pas une piste à vélo ! C't'un terrain d'foot ! Moi, j'dis qu'on devrait faire une contre-pétition. J'la fais, même, si j'pouvais encore marcher. C't'important pour les jeune de s'défouler au foot. Sur-tout avec c'truc du confinement ! L'autre jour, ils avaient pas d'ballon. Ils jouaient avec une bouteille. Ça m'a fait marrer. Ça m'a rappelé, quand j'étais gamin, on avait pas d'ballon, alors on a été au complexe sportif, on a cassé un carreau, pis on a volé un ballon d'basket. On a rien dégradé, juste pris un seul ballon d'basket, juste pour pouvoir jouer au foot. Et v'là que pan ! J'me l'prends en pleine poire ! J'ai mangé avec une paille pendant un mois ! Les p'tits pots, j'en ai bouffé ! D'la purée tellement liquide que j'en voulais plus... Pis après ça m'fait marrer.



J'ai toujours été un peu neuneul, moi. J'me fais mal, pis après, j'rigole. Un jour, j'suis tombé d'mobylette. De rage, j'donne un coup d'pied dans la pétoire. Pis après, j'rigole. J'suis comme ça, moi.

Tout ça pour dire, leur histoire de covid, là, c'est pour nous faire du mal qu'ils l'ont inventée. Bah moi, ça m'fait bien rigoler. »

Je vois à l'oeil espiègle de Philippe qu'il vient de trouver un bon mot. Il se penche difficilement vers le sac à ses côtés pour se saisir du tuyau d'oxygène. Il se le place dans les narines.

« R'garde, ils disent qu'y faut mettre des masques. Mi, j'n'ai un beau d'masque anti-corona ! ».

Philippe tousse, tout en riant.



Deuxième Confinement

« Quand t'as pas de famille, alors celle que t'as choisi - ou celle qui t'a choisi - bah elle est encore plus importante. »
Léonard parlait sur un ton de confiance, les yeux rivés sur la barre chocolatée qu'un gamin d'à peine 8 ans lui avait apportée sans échanger un mot, sur un simple signe de la main, appuyé d'un regard entendu. Les sourcils levés, l'oeil un peu rieur, le sourire en coin. L'enfant avait partagé son goûter sans rechigner, comme par habitude.

« Je suis diabétique, alors, j'ai souvent besoin de manger. Il le sait, le petit. »

Léonard mâchait doucement, en silence, le masque cousu en wax encore accroché au menton. Sa peau noire semblait briller dans la lumière du soleil couchant de la fin d'après-midi. Ses 120 kg occupaient la plus grande partie du banc public. Je me sentais comme coincé sur une extrémité.

« Tu vois, moi, je suis né au Rwanda. J'ai été adopté par des belges. Ça c'est pas bien passé à Liège. Gamin, j'ai fait des foyers et tout. Maintenant, je suis posé, je suis marié, j'ai un métier, je suis installé ici. »

Il se tourne avec difficulté puis me montre un balcon du doigt.

« Tu vois le balcon avec la piscine en plastique, là. Bah c'est chez moi. Il a fallu faire preuve d'imagination pendant ce deuxième confinement. Comme on a été malade et tout...



Un jour, j'avais froid avec la fièvre. Mes enfants, ils étaient négatifs, alors, en pleine forme, fallait qu'ils se dépensent. Et comme ils ont fermé les airs de jeux... J'avais monté le chauffage à maximum, gonflé la piscine et je leur ai installé dans le salon. On

était comme si on était aux Caraïbes ou je sais pas. Franchement, j'aurai pas voulu avoir le coronatruc ailleurs qu'ici, tu sais ? Y'a vraiment une solidarité que j'imagine pas ailleurs. Même au foyer, en Belgique, on avait pas ça. J'veux dire, on était tous des ados pareils. On avait des vécus différents, mais on était tous arrivés là. Ça crée des liens, ça, forcément. Mais là-bas, y'avait plus un côté chacun pour sa gueule. Ici, dans cette cité, quand ça s'est su, qu'on était malade, franchement, y'a pas un jour où j'avais pas des courses, un plat cuisiné par les voisins. Ils me le laissaient sur le pas de la porte et on discutait un peu, la porte fermée. Faut dire, les portes, c'est du papier, on peut se parler comme toi et moi maintenant, la vérité. Alors, j'ai eu des plats de partout, des couscous, du hachis, du mafé... Ce qui est dommage, c'est que comme j'avais perdu le goût, j'en ai pas vraiment profité. C'est très étrange, cette sensation. Tu manges du camembert, ou du roquefort... Bah c'est du babybel. »

Il s'arrête un temps, regarde sa barre chocolatée dubitatif, semblant chercher le goût.

« Même là, tout le goût est pas revenu... Avant, ça avait du goût ces trucs-là... Enfin, on nous a préparé plein de plats, mes enfants étaient contents... tu parles ! Et j'avais t'dire, heureusement ! On avait pas l'énergie de faire quoi que ce soit, ma femme et moi. On savait même plus quelle heure il était. Même avec les plats préparés, des fois, je réalisais qu'on était 15h et qu'on avait toujours pas mangé. D'habitude, je mange tôt. Je suis artisan, alors, je me lève tôt pour être tôt sur mes chantiers. Mais là... On avait les horaires d'un adolescent qu'à le pétard à la bouche au saut du lit ! Comme lui, là. »

Du menton, il désigne un jeune garçon de 15 ans à peine, le casque branché sur son téléphone qui semble en grande conversation.

« Pendant le confinement, on en voyait moins des comme ça, ici. Lui, il est pas d'ici. Mais on le vois souvent. Enfin, on le voyait plus, mais là, on le revoit. Comme c'est plus vraiment le confinement... Tu m'suis ?



Tu trouves pas qu'on dirait qu'il parle tout seul, là ? C'est bizarre de téléphoner avec un casque comme ça. Surtout quand t'as les mains libres, non ? Moi, j'ai toujours l'impression de voir un fou quand je les vois téléphoner ainsi. »

Léonard me regarde, le front plissé, à la recherche de ce qu'il disait précédemment. Son regard se pose enfin sur l'emballage plastique resté dans sa main. Il se lève doucement pour le jeter à la poubelle. « Ah oui, la bouffe. Donc, je disais. Ici, c'est un peu comme en cuisine, ou comme à l'armée. Dès qu'on sent que y'a quelqu'un dans le besoin, bah on se doit d'y aller le secourir. Ça je l'ai bien senti. Comme une grande famille qu'on est.

Alors, tu comprends que c'est dommage, ça. Petit à petit, on va tous devoir déménager, on sera plus à côté.

Moi, je suis en exil depuis que je suis né. Je pourrai avoir l'habitude, mais non. Tu vois, là, j'avais trouvé ma place. Alors, elle va être où ma famille ? Tu crois que je pourrais refaire une piscine des Caraïbes dans mon salon, ailleurs ? En tout cas, c'est sûr, si je dois déménager : je veux plus être malade du Covid ni être confiné. Parce que c'est déjà pas marrant. Mais sans mes voisins, ce serait juste un enfer. »

De son portable, Léonard contrôle son taux de glycémie. En silence, il semble chercher des yeux le jeune garçon de tout à l'heure.

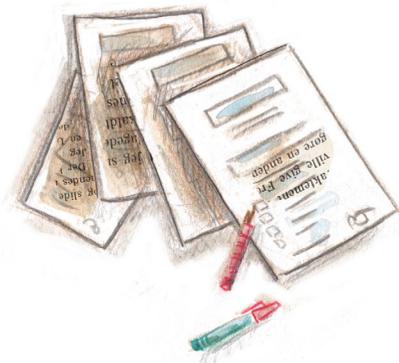


Mireille

Avec Mireille, il fallait envoyer des textos « Elle est sourde » m'avait déjà dit sa fille. « Et faut que le texte soit court : Elle a un grand écran avec des grosses lettres. Alors quand y'a trop de texte, elle arrive pas à tout lire. Tu mets un jour, une heure, et elle sera à la maison. »

Malgré ce processus détaillé, j'avais déjà eu 2 rendez-vous manqués. Mais aujourd'hui, nous y étions arrivés. Pas de marché ni de petit tour jusqu'à la Poste pour nous empêcher de nous rencontrer enfin !

La petite bonne femme avait plaisir à recevoir : l'appartement était rangé et nettoyé... ou du moins, le désordre habituel avait été transféré dans la chambre. Elle y avait enfermé son chat, afin qu'il ne me mette pas des poils partout m'assurant Mireille. Il manifestait cependant son mécontentement par des séries de miaulements rauques réguliers. Sa maîtresse, évidemment, ne les entendait pas.



Elle m'avait servi un thé dans une petite coupelle de porcelaine « Comme au café ! Vous savez, j'étais serveuse dans le temps, moi. Alors, j'ai gardé des habitudes... »
Mireille installe une dizaine de petits beurrés dans un bol.

« J'ai que ça. J'ai pas pris le temps d'aller en courses depuis que je suis rentrée. Faut dire, ça donne pas envie de sortir, ce temps. »

Il bruine, en effet, en continu depuis quelques jours.

« Le premier confinement, franchement, ça allait. Il faisait soleil, on était toujours dehors. Le soir, il y avait les jeunes qui jouaient au ballon sur l'aire de jeu, les petits qui faisaient du vélo et de la mobylette. Là,... Moi, dès que j'ai vu que ça allait repartir, je me suis dis : Mireille, tu prends tes cliques et tes claques et tu files chez ta fille. Laurence, elle vit à Sequedin, c'est la campagne par là-bas. Je prendrai l'air, c'est bien. Puis son mari est gentil, il a bien voulu de sa belle-mère pendant ce temps-là. Bah j'ai bien fait, tu sais. »

Le regard de Mireille se perd entre les mailles du rideau en crochet qui habille la fenêtre.



« Quand je suis revenue la semaine dernière, c'était triste !
Mais bon, je pouvais pas rester chez ma fille. Un temps,
ça va. Mais après, ils ont dû devenir fous. Laurence, elle a
pas quitté sa vieille pour que la vieille s'installe chez elle.

Alors je suis rentrée un peu chez moi,

vu que ça se calme un peu,
là, l'épidémie... Alors, je
suis rentrée avec ma petite
voiture, et mon Dieu ! Je
voyais les appartements

murés... J'avais

l'impression
qu'il y en avait
plus qu'avant.

Je voyais les
traces des feux
de poubelle. Il
y avait même,
tu sais, le

container du
Relais. Pour
les vêtements

que tu veux
plus ? Ou trop
petits des enfants,

que tu donnes aux pauvres ? Et bien,
le container, il était renversé et tout
pillé ! Franchement... Qu'est-ce qu'il leur

est passé par la tête ? Ils s'ennuyaient tant que ça ? Ou bien



ils avaient plus de quoi se mettre et ils ont été se servir directement ? Ou bien ils voulaient ouvrir une boutique de seconde main à la fin du confinement ?

Et puis, personne dans les rues ! D'accord, il y avait la pluie, mais d'habitude, ça arrête pas les gens ! Ils sont habitués. On croise toujours des gens dehors ! Là, les rues étaient vides, il y avait même pas un dealer ! Les aires de jeu des enfants étaient barrées avec des grandes grilles. Tu iras voir, c'est encore là. Les jeunes, ils peuvent même pas les escalader. Alors, ils ont fait quoi ? Ils ont d'où devenir fou dans leur petit appartement, avec juste l'école et les attestations pour-ci ou pour ça !

Moi, Laurence, elle a l'imprimante. C'est pratique, parce qu'on pouvait les faire à la maison, les attestations. Ici, faut aller à la maison de quartier qui les imprime pour qui a besoin. Et si la police elle veut t'embêter, elle te contrôle sur la route ! Moi, ça va, je suis vieille, on me contrôle pas. Mais les jeunes ? Alors, on peut les faire sur papier libre. Mais ça en fait des choses à écrire ! Moi, avec l'arthrose dans la main, c'est pas facile ! Il me faudrait un jour derepos pour chaque sortie.



Alors c'est vrai, je sors plus. Laurence, elle m'a fait livrer des surgelés à mon retour. Je mange plus que ça. Et je reste là. J'ai le chat, la télé. J'ai toujours des vieux magazines que j'ai pas fini de regarder. Je m'ennuie pas. Mais je pense aux jeunes. Moi, à leur âge, j'étais toujours fourrée au bal, ou au café. On était chez la voisine, chez la copine. J'allais pêcher dans la Deûle avec mon père, puis après, avec mon mari. Qu'est-ce qu'ils ont, là ? L'école et basta? Alors, ils vont se mettre devant leurs écrans. Ou bien ils vont fumer leur haschich. Et oublier qu'ils sont jeunes et qu'ils doivent vivre. Là, tout est mort ! Je parle pas des malheureux sous respirateur à l'hôpital, je parle de ceux qui sont censés être les vivants ! Je me rappelle que pour la grippe de Hong-Kong, en 68, là, on s'est pas arrêté de vivre, hein ! Et pourtant, des morts, il y en avait tout plein aussi... Mais, je sais pas. Là, on la sent chez les vivants, la mort. Et c'est la vieille sourde qui dit ça !... »

Mireille s'arrête une seconde, le temps de suçoter un petit beurre. Le chat miaule toujours dans la chambre à coucher. « Quand je suis rentrée de chez Laurence, y'a l'autre fou du bâtiment B, tout en haut, là, qu'à ouvert sa fenêtre pour hurler : « J'ai 6 ans et je veux une sucette ! ». C'est un gamin, mais il a pas 6 ans, je le connais bien. Il en a plutôt 35. Je suis peut-être la grabataire de l'immeuble, mais c'est pas moi qui perds la boule !... Après, faut reconnaître, y'a de quoi, perdre la boule en ce moment !... »

Mme Boukhalil



γλυντ̄ η̄ς̄ ᾱς̄ η̄ς̄ ᾱς̄
bonnes les siennes
l'adn en mouen
Il se laisse pour
Ossato
wenta de pol
rants for
des tout
de son p
Quand j'ai
coulées ses
lignes ex
seigneur
Ossato
d'ou m
cien est
penteux
a est buse
dne
p'ne p
l'ami de
l'ami de
Il a p
dout
Loin les
ou
motos
Ossato
virent
mes

te
Quand
colère
veux elle
le peut fr
ce du elle so
melléure des
papa dit
veux ils sont
de la neide
Ca c'est M

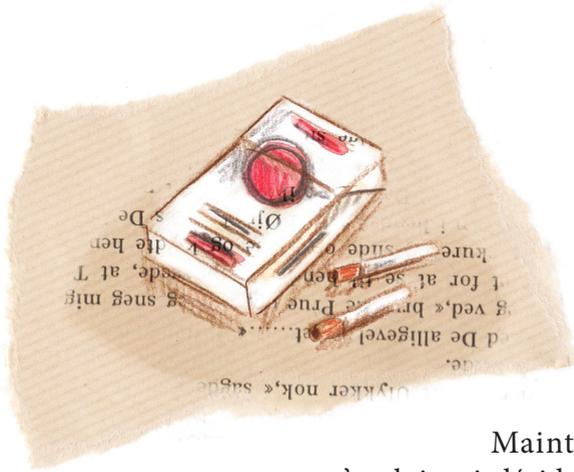
mes
mes
mes

Décidément, il pleut toujours lorsque j'arrive dans les rues de la cité des Aviateurs. Ou bien est-ce moi qui amène la pluie ? Ou bien est-ce la saison qui veut cela ?

La pluie était froide, fine et pernicieuse. Je la subissais d'autant plus que personne ne répondait à la sonnette 24 du numéro 6. Les sonnettes étaient t-elles une fois de plus hors de service ? C'est possible. N'ayant pas le numéro de téléphone de Monsieur Rigaux sur moi, je m'apprêtais à rentrer bredouille. En prenant la direction de ma voiture, je croise une fenêtre ouverte. Une dame y est assise et prend l'air. Je lui demande si elle a 5 minutes à m'accorder pour parler du confinement. Sans me répondre, elle se penche à la fenêtre pour regarder dans rue, comme pour regarder si nous étions observés.

« Mon fils n'est pas là. Je ne sais pas si je peux. »

Je lui explique qu'il n'y en a pas pour longtemps, juste quelques minutes pour discuter. « Je dois demander à mon fils. Il ne va pas tarder à rentrer. Il vous faudra attendre pour lui demander. » Je lui dis que je veux bien rencontrer également son fils, mais en l'attendant... si nous pouvions discuter un peu de son confinement ailleurs que sous cette bruine... « J'ai ouvert parce que j'ai les bouffées de chaleur. C'est la ménopause, il dit le docteur. J'ai ouvert la fenêtre, mais je peux pas vous parler. Je dois d'abord demander à mon fils. Son pauvre père, il est parti au ciel.

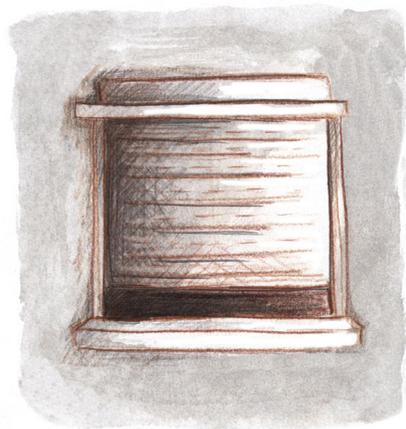


Maintenant,
c'est lui qui décide. Vous
comprenez ? C'est comme ça, chez nous. Il
faut partir en attendant. On pourrait voir que nous
parlons. Ici, les fenêtres, elles ont des yeux, comme on dit. »

Je reste un peu interdit, toujours mouillé par la bruine.
Un bruit de moto rassemble mes esprits. Je me redirige
vers la voiture. La moto s'arrête à mon niveau. Un jeune
garçon d'une bonne vingtaine d'années retire son casque
en dessous duquel il porte un masque anti-Covid imprimé
d'un sourire de clown machiavélique.

« Tu cherches quelque chose ? » Pensant qu'on me
propose quelques produits illicites, je bredouille un « non,
merci. », tout en m'installant au volant. Le jeune homme
tape au carreau. « Madame Bou Khalil, elle vous a envoyé
bouler ? » À son sourire, je comprends que j'ai affaire au fils
attendu. « Je cherche à rencontrer les habitants pour parler
du confinement. On va écrire un livre, et... »

Le garçon me coupe la parole. « Tu veux parler du confinement ? Avec ma mère ? La vérité, faudrait déjà qu'elle comprenne quel confinement ! Avant le Covid, elle s'était déjà confinée dans sa tête. Jamais elle sort. Elle a toujours peur. Peur de parler aux gens, peur de ce qu'ils vont dire, nanana,... Je lui dis tout le temps qu'il faut qu'elle sorte, qu'elle voit des gens, qu'elle se fasse des amis, qu'elle aille dans un club de vieux, je sais pas... pour faire de la couture ou je sais pas quoi ! Mais là, elle est confinée dans sa tête, j'te dis... Depuis que mon daron est mort, elle a décidé qu'elle partirait au même endroit. Depuis, elle attend. L'autre jour, y'a une dame qui est venue qui lui a expliqué qu'on allait bientôt tout casser les tours, qu'on allait devoir déménager d'ici quelques mois, ou années, on sait pas trop. Elle lui a répondu qu'elle espérait crever avant. Faut pas vieillir, j'te l'dis.



Alors, tu veux parler du confinement... Bah avec elle, ça va être compliqué. Le confinement, il a commencé y'a trop longtemps pour elle. Le confinement, pour elle, c'est que son fils il est plus souvent avec elle et ça lui fait péter un câble. Franchement, le kilomètre autour de chez moi, je l'ai plus que parcouru. Et j't'avoue, pas qu'une fois par jour. Sur ma moto, est-ce que je pouvais choper cette saloperie ? »

Le jeune homme sort de sa poche une cigarette d'un paquet belge. En suivant mon regard, il comprend ma réflexion.

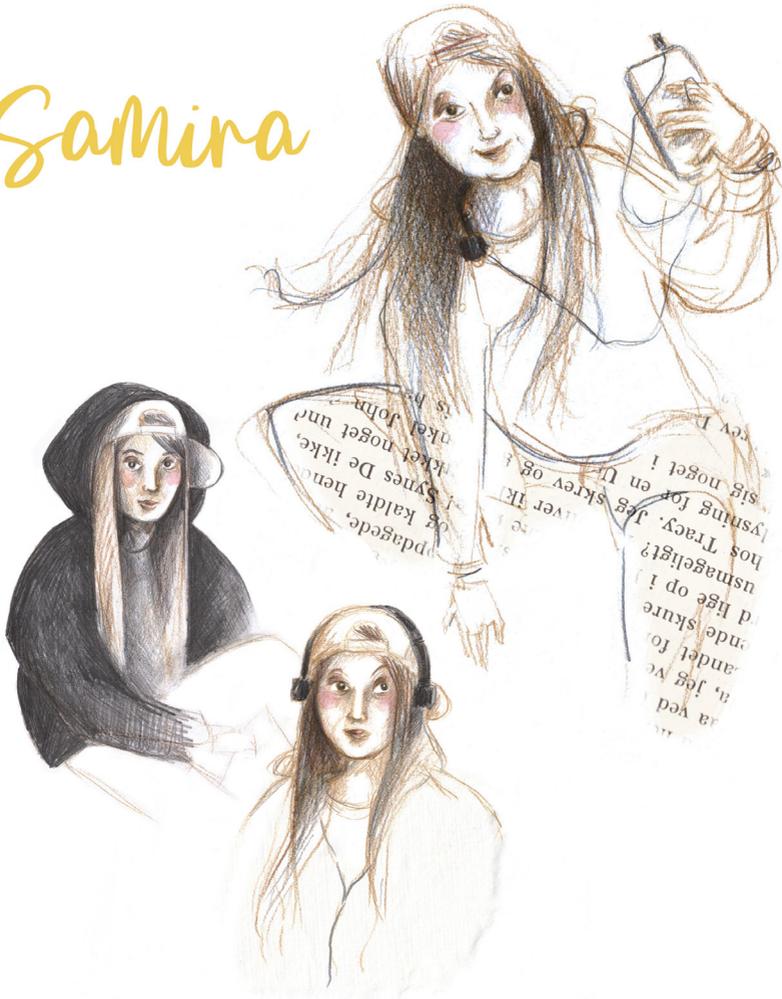
« Ouais, OK. J'ai été un peu plus loin que un kilomètre autour de chez moi. J'ai coché assistance à personne vulnérable. J'ai pas menti : je suis vulnérable, je suis accro. Tu remarques j'ai pas poussé jusqu'à la Hollande... » ajoute t-il dans un clin d'œil. « Mais tu vois le paysage qu'on a ici ? Les containers du port fluvial. Si j'avais pas la moto, la vérité... »

Sans terminer sa phrase, mais dans un juron grommelé, le garçon prit congé : sa mère était en train de fermer le volet roulant. Il était 10h du matin.

Sur la route retour, une phrase me tourne en tête. « Tous les confinements n'ont pas commencé au même moment... »



Samira

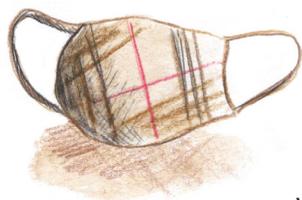


Lorsque que je l'avais eu au téléphone, je m'étais imaginé une trentenaire, à cause de son recul sur les thèmes qu'elle abordait. Et je la voyais marocaine. À cause du prénom, et de l'accent sans doute. Aussi, je fus surpris de voir arriver au rendez-vous cette jeune fille de 15 ans à la peau très blanche, les longs cheveux blonds retenus par une casquette à visière plate et au maquillage prononcé.

Samira portait une veste de survêtement blanche ornée de larges lignes or et de nombreux bijoux. Même son masque anti-covid était de marque et tenait plus de l'objet de décoration à la mode que de l'équipement de protection sanitaire. Elle s'en para néanmoins le visage lorsqu'elle vint à ma rencontre. Nous échangeâmes alors quelques temps. Le lycée qui a continué lors de ce deuxième confinement. L'impact du covid sur l'isolement des jeunes. Le suicide de l'étudiant dont les réseaux sociaux parlaient en boucle depuis quelques jours...

« Ouais. On pourrait retenir que ça sur cette période. Des choses tristes, moroses qui foutent le seum. J'avais t'dire, en vrai, moi, c'que j'ai envie de retenir, c'est que dans mon bloc, on a un nouveau voisin. Un voisin mystérieux. Ça peut paraître con, mais t' imagine pas l'évènement. Tout le monde en parle. Et ça fait un peu plus rêver que la courbe des morts du corona qu'augmente tous les jours. Sérieux, on dirait que c'est la seule cause de décès maintenant ! Et comment tu veux mourir en comptant des morts, et des malades ?

Mon grand frère, avant, il était militaire. Il s'est barré de l'armée après avoir fait l'Irak. Il a rien eu, pas été blessé, rien. Mais il s'est cramé la tête en vérité. Depuis, j'ai quasiment jamais vu sourire. Il passe son temps chez sa psy, sa meuf s'est barrée... J'veux même pas imaginer les morts qu'il a dû compter. Alors, l'président il a dit qu'c'est la guerre ici. Alors c'est pareil. Si on veut pas finir comme mon frangin, faut plus s'intéresser au mystérieux nouveau voisin qu'au nombre de contamination du jour.xcbrn



On dit qu'il est mystérieux, parce qu'il est arrivé juste avant le deuxième confinement. Alors, on pas jamais eu vraiment l'occasion de le rencontrer en vrai. Pis il sort jamais. Mais c'est chelou parce qu'il est dans un appart qu'on donne à des familles normalement. Et là, lui, il est seul.

Moi, je dis qu'en fait, il avait fait la demande d'appartement avec sa famille. Peut-être avec sa femme et ses trois enfants. Mais avec le premier confinement, il s'est séparé. Elle en pouvait plus, elle est partie. Alors, lui, il a eu l'appartement et il est venu. Seul.

Je pense qu'il tenait un restaurant. Je dis ça, c'est pas juste qu'il est chinois ! C'est aussi que ça sent souvent le nem devant chez lui. Et des restos chinois, y'en a pas vraiment dans l'quartier. Y'a un jap, un thaï de l'autre côté du pont... Mais pas vraiment de vendeur de nems comme au marché. Alors c'est qu'il sait les faire lui-même !

Donc, il tenait son restaurant chinois, je sais pas, dans un autre quartier. Pis y'a eu le premier confinement. Il a dû fermer. La vente à emporter, ça a pas suffit. Ils avaient plus un dart. Et quand t'as plus un dart, que t'es confiné, 24/24 avec toute ta smala. Bin c'est là que ça part en vrille. J'ai lu sur internet. 122% de hausse des divorces à la fin du premier confinement ! Tu t'rends compte ?

Alors, le gars, il se sépare, il ferme son resto et il vient s'installer ici, en espérant que sa femme et ses mômes ils reviennent. En essayant d'oublier sa vie en matant des séries. Ouais, j'suis sûre qu'il mate plein de séries. J'dis ça parce que depuis la fenêtre de chez ma tante, qu'habite dans le bloc en face, on voit que le soir, y'a pas la lumière du salon, y'a comme une lumière bleue d'écran qui brille jusque super tard. 2, 3 heures du matin. L'autre jour, on a écouté à la porte avec ma soeur pour savoir ce qu'il regardait, mais je pense qu'il écoute au casque sur son ordinateur. Parce que, pour le coup, on entendait rien. »

La jeune fille sort une cigarette de son sac à main noir verni. Tout en l'allumant, elle lève ses yeux sur moi, l'air mutin.

« Tu vas dire, je suis une commère. Mais pas du tout. On regarde pas ce qu'il se passe chez les autres pour les espionner. Mais pour les protéger, pour prendre soin des autres, pour pas les laisser tomber. Parce qu'on est attentionné. Les gars qui font leurs trafics, de drogues ou

j'sais pas... Je les vois, mais je dis rien. Ils se démerdent. Ils savent même pas ce que je pense de leurs conneries, c'est leur problème. J'avais pas appeler les keufs ou quoi. Ils le savent très bien. On s'parle pas et c'est bien comme ça. Mais pour les voisins, les gens bien qu'on connaît, qui sont honnêtes, qui travaillent ou qui veulent travailler. Pour ceux qu'arrivent, qui nous rejoignent ici. Même pour ceux qui sont partis mais qui reviennent toujours, on se soutient. C'est la solidarité en permanence. C'est ça qui nous rend fort, même dans l'adversité. Alors, de regarder son voisin, d'imaginer sa vie pour savoir comment le soutenir, je t'assure que c'est vachement mieux que de regarder la prochaine merde que nous annonce le gouvernement sur le virus et ses Maccabées. »

Je me fais la réflexion qu'on peut avoir 15 ans et déjà plein de sagesse.



Remerciements

Merci à toutes les personnes des aviateurs que nous avons croisées, rencontrées, qui ont accepté (ou non) de partager leurs vies avec nous. Pour préserver leur anonymat, nous ne les citerons pas ici. Mais chacun se reconnaîtra.

Illustrations : Anaïs Ruch

Mise en page : Sarah Puech

Graphisme : Emeline Deffaut

Ce projet est soutenu par :



DMT éditions

Dépot légal: mars 2021

ISBN: 978-2-492814-00-6

Achévé d'imprimer en Mars 2021

par TheBookEdition.com à Lille (Nord)

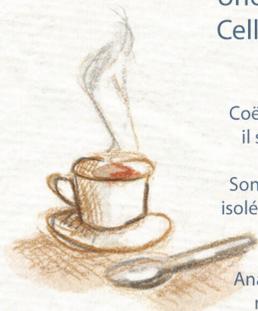
Imprimé en France



Citée confinée

Des gens, femmes, hommes, enfants.
Une cité, dont on a annoncé la
destruction prochaine.
Un confinement.

Des portraits sont issus de ces rencontres.
Des instants de vie, d'amour, de peur.
Une vie, dans une cité.
Celle des Aviateurs, à Bois-Blancs.



Coëstre est auteur, acteur, chanteur. Usant de ses mots,
il se fait l'intendant de ceux qu'on ne voit pas, qu'on
n'entend pas, ou que l'on n'écoute pas.
Son chemin l'a mené des bidonvilles rroms aux villages
isolés d'Europe de l'Est, des cités de banlieues, aux foyers
de migrants.

Anaïs Ruch est illustratrice. Elle l'a accompagné sur la
route de « Cité Confinée » pour laisser traîner son
oeil. Pour y imprimer sa patte.

2021

www.dmt-cie.com

ISBN: 978-2-492814-00-6